

HISTOIRE DU LIBAN

DU MÊME AUTEUR

Les Palestiniens. Genèse d'une nation, Paris, Seuil, 2000 ; « Points Histoire », 2003.

Israël 1948, Paris, Hoëbeke, 2008.

Atlas géostratégique du Proche et du Moyen-Orient, avec Pierre Vallaud, Paris, Perrin, 2010.

Les Conflits du Proche-Orient, Paris, Perrin, « Tempus », 2011.

Aux origines du drame syrien. 1918-2013, Paris, Tallandier, 2013 ; sous le titre *Histoire de la Syrie. De 1918 à nos jours*, « Texto », 2025.

Le Monde en direct. De Charles-Louis Havas à l'AFP, deux siècles d'histoire, Paris, La Découverte, 2014.

Regards sur le Liban, 1975-1990. Les soldats français dans la guerre, Paris, Gallimard, 2019.

Le Liban en 100 questions. Une exception menacée, Paris, Tallandier, 2020 ; « Texto », 2021.

XAVIER BARON

HISTOIRE DU LIBAN

Des origines à nos jours

Édition actualisée

TEXTO

Texte est une collection des éditions Tallandier

Cartes : © Légendes Cartographie / Éditions Tallandier, 2017

© Éditions Tallandier, 2017, 2021 et 2026 pour la présente édition
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

Exhortation à l'unité nationale :
« Si je rappelle aux miens nos aïeux phéniciens,
C'est qu'ils n'étaient alors, au fronton de l'histoire,
Avant de devenir musulmans ou chrétiens,
Qu'un même peuple uni dans une même gloire ;
Et qu'en évoluant, nous devrions au moins,
Par le fait d'une foi d'autant plus méritoire,
Nous aimer comme au temps où nous étions païens. »

Charles Corm, *La Montagne inspirée*,
Beyrouth, Éditions de la revue phénicienne, 1964.

Introduction

Depuis quelques décennies, le Liban subit tant d'épreuves que son existence même paraît compromise. La malchance semble s'acharner sur ce territoire naguère considéré comme un havre de tranquillité et de coexistence au milieu d'une région agitée. En un demi-siècle, n'a-t-il pas connu une guerre civile, avec toutefois la participation de nombreux combattants étrangers, plusieurs offensives israéliennes d'envergure, des occupations syrienne et israélienne, des attentats meurtriers et des assassinats politiques en série, des institutions politiques régulièrement paralysées, et des ingérences étrangères successives ou simultanées ? Une explication rapide est parfois avancée : tout ceci serait survenu parce que le pays est une création artificielle qui n'a pas réussi à se transformer en réalité durable.

Nous avons donc cherché à comprendre comment le Liban est devenu ce qu'il est aujourd'hui et pourquoi son chemin est devenu si périlleux alors qu'il offre une qualité de vie, une tolérance et une pratique de la liberté sans égales dans les pays qui l'entourent. Après un bref rappel du prestigieux passé de ce territoire, et notamment de la période phénicienne qui n'intervient cependant pas dans la compréhension du Liban moderne sauf en ce qui concerne son patrimoine

historique, ce livre s'intéresse à l'histoire qui a commencé aux premiers siècles de notre ère, lorsque la Montagne libanaise, cœur historique du pays, a commencé à être peuplée de populations qui sont toujours présentes et qui écrivent depuis l'histoire du pays. Celles-ci ont connu une fréquentation parfois heurtée mais féconde. En effet, l'histoire du Liban s'aborde sur la longue durée et, sans entrer dans trop de détails, il est important de considérer la mise en place progressive des divers éléments qui, surtout à partir du ^{xvii}^e siècle, avec l'émirat de la Montagne, façonneront le visage du Liban moderne.

C'est une histoire riche et complexe, surtout pour les Occidentaux si étrangers et même réfractaires à une société fonctionnant sur le mode communautaire. Nous sommes cependant en Orient, et le religieux est omniprésent bien qu'aujourd'hui ce ne soit plus une question de dogme mais de coexistence entre des populations héritières de siècles de traditions différentes mais toujours vivaces. La diversité de la population fait qu'au Liban plus qu'ailleurs dans la région, la paix civile repose sur un consensus, fragile équilibre entre les dix-huit communautés qui composent la nation. Si cet équilibre est rompu, si certains entendent s'imposer aux autres ou si une partie de la population se sent écartée de la vie du pays, le pire se produit. C'est ce dont les Libanais ont fait l'expérience au cours des dernières décennies.

Une histoire du Liban doit donc considérer l'interaction entre les différentes communautés, exposer les craintes de certains face à une réalité qui leur paraît devenir menaçante, expliquer les explosions de violence et observer les incessantes et difficiles quêtes de consensus. Au bout du chemin, force est de constater que, malgré toutes les épreuves, le Liban est une réalité, défendue par une grande majorité de Libanais qui inlassablement se relèvent et aiment à se retrouver entre eux au milieu de toutes les incertitudes qui les

INTRODUCTION

assaillent. La prudence avec laquelle le pays, meurtri par des années de guerre, s'efforce de ne pas laisser le conflit syrien semer de nouvelles discordes internes, en est un exemple.

Une présentation du Liban contemporain conduit également à décrire le jeu des puissances étrangères, régionales et autres, pour qui ce pays est une proie facile pour mener leurs visées régionales ou internationales. C'est une réalité que le Liban a vécue, et continue à vivre car son régime démocratique, certes imparfait, est fragile et parce que sa pratique de la liberté d'opinion et de la tolérance est un mauvais exemple pour les régimes autoritaires.

En conclusion, ce livre s'intéresse à l'épuisement du système politique libanais mis en évidence ces dernières années et aux aspirations de la jeune génération avide de réformes qui passeraient par un renouvellement de la classe et des mœurs politiques et par un système plus égalitaire, indépendant des appartenances communautaires.

CHAPITRE PREMIER

Le pays du cèdre

Le Liban, c'est d'abord une haute montagne – le Mont-Liban –, baignée par une mer nourricière, et un arbre – le cèdre. Ces deux éléments ont façonné l'identité particulière de ce pays et de ses habitants. La montagne s'étend sur cent soixante-dix kilomètres le long de la Méditerranée de Saïda, au sud, à Tripoli, au nord, laissant un peu d'espace pour de petites plaines côtières où s'installent dans l'Antiquité les premières populations. Elle s'élève en moyenne entre 1 500 et 2 000 mètres, culmine à 3 080 mètres et tombe rapidement dans la mer. Des petits fleuves descendent des sommets enneigés et se jettent dans la Méditerranée perpendiculairement à la côte, après avoir creusé de profondes gorges qui ont de tout temps été des obstacles pour les déplacements des habitants mais aussi pour les armées des envahisseurs. Le mot « Liban », qui à l'origine désignait seulement la montagne et non pas l'État moderne, est souvent lié aux cimes enneigées qui dominent l'horizon : parce que la blancheur de ces sommets était un fait remarquable dans cette région essentiellement désertique, ce pays a été appelé « Liban », c'est-à-dire le « pays blanc », en utilisant le mot arabe *leban* qui veut dire « lait ».

Le caractère escarpé, abrupt, du massif montagneux avait frappé Volney lors de son voyage à la fin du XVIII^e siècle :

« Lorsque le voyageur parcourt l'intérieur de ces montagnes, l'aspérité des chemins, la rapidité des pentes, la profondeur des précipices commencent par l'effrayer... Là, comme dans les Alpes, il marche des journées entières, pour arriver dans un lieu qui, dès le départ, est en vue. » Le climat, doux sur la côte, devient de plus en plus rigoureux dès que l'on gravit les collines en direction du mont Sannine dont la masse blanche domine Beyrouth de ses 2 608 mètres une grande partie de l'année. Ainsi, selon le proverbe, « le Sannine a l'hiver sur sa tête, le printemps à sa ceinture et l'été à ses pieds ».

Derrière ce massif montagneux, vers l'est, la fertile plaine de la Békaa forme un couloir qui s'étire, sur dix à quinze kilomètres de largeur, entre le Mont-Liban et la chaîne de l'Anti-Liban dont les crêtes forment la frontière orientale du pays. Parallèle au Mont-Liban mais moins élevé, l'Anti-Liban atteint en moyenne 2 200 mètres, et se redresse au sud pour former le mont Hermon qui culmine à 2 800 mètres. Le Liban moderne forme ainsi un quadrilatère de 10 452 km², géographiquement bien délimité entre la vallée du fleuve Nahr el-Kébir au nord, les monts de Haute-Galilée au sud, la mer à l'ouest et l'Anti-Liban à l'est. Par contraste avec l'aridité des pays voisins, c'est une terre généreusement irriguée par les nombreux cours d'eau qui dévalent des montagnes. La grande écrivaine libano-égyptienne Andrée Chedid a saisi l'influence de cet environnement, si exceptionnel dans la région, sur la longue histoire du Liban : « La rencontre montagne-mer influencera, présidera non seulement au déroulement de l'histoire, mais donnera à l'habitant un tempérament, une physionomie qui le différencient des populations environnantes. Le Libanais possède son caractère propre, son originalité. » Andrée Chedid souligne le rôle qu'a joué au cours des siècles cette montagne « imprenable, ravinée, cloisonnée [qui] engloba et fit siennes les populations en lutte contre

l'autorité : durant des siècles des hommes y trouvèrent accueil et refuge¹ ». Cette fonction fondatrice de terre d'accueil que la nature a offerte au pays a été également maintes fois rappelée par un journaliste, écrivain et député, Michel Chiha, qui a exercé une influence considérable pendant les années de formation du jeune Liban indépendant : « Le Liban humain s'analyse en une suite d'arrivées de gens persécutés, aboutissant en général à l'escalade d'une montagne². »

Ces montagnes ont longtemps été recouvertes par un arbre, le cèdre, dont le nom est lié à l'histoire du Liban – appelé le « pays du cèdre » – et qui figure sur son drapeau national. Les grandes civilisations antiques de l'écriture – la Mésopotamie et l'Égypte – ont convoité et exploité cet arbre majestueux qui s'élève souvent à trente mètres de hauteur et fournit un bois dont la solidité défie les générations. L'exploitation a été si systématique que quelques spécimens seulement témoignent encore aujourd'hui des vastes forêts qui jadis couvraient le Mont-Liban. Déjà, dans les Livres des Rois, Hiram, roi de Tyr, se met à la disposition de Salomon pour la construction du temple de Jérusalem : « Je ferai tout ce que tu désires en bois de cèdre et en bois de cyprès. Mes serviteurs les descendront du [Mont] Liban à la mer et moi j'en formerai des trains de bois [qui iront] par mer jusqu'au lieu que tu me demanderas. » Byblos bâtit sa fortune au III^e millénaire avant notre ère grâce au commerce du bois de cèdre avec l'Égypte. La Mésopotamie n'est pas en reste et ses rois font une utilisation intensive des forêts de cèdres du Mont-Liban pour les charpentes de leurs temples et de leurs palais.

1. Andrée Chedid, *Liban*, Paris, Seuil, « Petite Planète », 1969, p. 10-14.

2. *Le Jour*, Beyrouth, 14 octobre 1952.

Le pays des Phéniciens

La plus célèbre civilisation de l'Antiquité à s'être installée sur ces rivages est celle des Phéniciens. Elle commence probablement aux environs de 1200 avant J.-C., lors des invasions des Peuples de la Mer, et s'achève avec la prise de Tyr par Alexandre le Grand, en 332. Installés dans les grandes villes côtières – Tripoli, Byblos, Sidon (Saïda), Tyr –, les Phéniciens sont des commerçants réputés et des navigateurs intrépides. Ils s'élancent toujours plus loin sur une Méditerranée mal connue et établissent des comptoirs, dont le plus célèbre est Carthage, jusque sur les côtes aujourd'hui espagnoles. Ils acquièrent ainsi pendant mille ans un rayonnement qui s'étend bien au-delà de l'étroite bande côtière où se dressent leurs cités, dont les activités principales sont le commerce, l'artisanat de luxe, la construction navale et la navigation. Les grandes villes ne forment pas un pays unifié, mais une succession de royaumes indépendants et souvent rivaux, bâtis sur le fertile littoral, chacun disposant d'un petit territoire qui s'arrête à la montagne. Les Phéniciens parlent une langue commune et partagent les mêmes références culturelles et religieuses, mais ils demeurent sidoniens, tyriens ou tripolitains.

Le grand apport des Phéniciens se situe dans le domaine de l'écriture, avec l'alphabet phénicien. Certes, des alphabets existaient déjà, notamment à Ougarit sur la côte syrienne, mais il s'agissait d'un alphabet en écriture cunéiforme de trente signes. Au II^e millénaire avant J.-C., les Phéniciens mettent au point un alphabet simplifié de vingt-deux lettres qui ne note que les consonnes et qui n'est plus cunéiforme mais linéaire. En raison de la facilité d'écriture qu'apporte cet alphabet, il sera repris partout dans le monde ancien méditerranéen, d'abord par les Grecs, et sera à l'origine de notre alphabet actuel. Cet alphabet phénicien est aussi

appelé « alphabet de Byblos » car le premier texte complet découvert est celui qui est inscrit sur le sarcophage du roi Ahiram, découvert, en 1923, dans la nécropole royale de cette ancienne ville phénicienne.

L'indépendance de la Phénicie n'a réellement duré que trois siècles, car ensuite les invasions se sont succédé avec les dominations assyrienne, puis babylonienne, perse et enfin la conquête d'Alexandre le Grand, avant celle de Rome. Ce sont des siècles de révoltes, de sièges, de répressions, de tributs imposés aux cités phéniciennes, de considérables déplacements de population et de déforestation continue du Mont-Liban. Pour autant, le dynamisme phénicien se relève sans cesse, ce qui est un trait de caractère que l'on peut retrouver chez les Libanais. La flotte de guerre phénicienne est souvent sollicitée, notamment par les souverains achéménides, en raison de son excellence et du peu de connaissances maritimes des conquérants venus du désert.

Les Romains succèdent aux Phéniciens

La fin officielle de l'histoire de la Phénicie est liée à celle de Tyr. La cité insulaire, dont la richesse légendaire a joué un rôle essentiel dans l'expansion commerciale de la Phénicie, s'est distinguée par son insoumission jamais démentie et son refus de se rendre lors des sièges infructueux menés par les conquérants successifs, comme celui de Nabuchodonosor II, qui dura treize ans. C'est Alexandre qui réussit, avec l'aide des Sidoniens, à prendre la ville devant laquelle tous les envahisseurs ont échoué. Pour parvenir à ses fins, il fait construire une jetée empierreée qui comble les 600 mètres séparant l'île du continent. Il met définitivement fin à l'insularité de Tyr en 332 avant J.-C. et la Phénicie est alors entièrement soumise à Alexandre et hellénisée. Elle passe

ainsi sous la domination des Séleucides avant que les légions de Pompée conquièrent la Syrie en 64 avant J.-C.

La dynastie séleucide ayant été vaincue, la Syrie devient une province romaine sous le nom de *Colonia Julia Augusta Felix* et Beyrouth, appelée alors Béryte, connaît une période florissante. Cette ville, dotée d'un large territoire, devient une colonie romaine, de même que Baalbeck, sous le règne de l'empereur Auguste. L'importance de Beyrouth est attestée par de nombreux monuments et constructions : hippodrome, thermes, cirque, temples et aqueduc. La renommée de la ville est à son apogée lorsqu'elle accueille, probablement au début du III^e siècle, une des grandes écoles de droit romain aux côtés de celles de Rome, Alexandrie, Césarée de Cappadoce et Athènes. L'excellence de l'école est telle que certains de ses juristes et enseignants participent à l'élaboration du Code justinien, publié au VI^e siècle à Constantinople, monument du droit voulu par l'empereur pour mettre de l'ordre dans le droit romain devenu quelque peu incohérent au fil des siècles. L'école disparaît lorsque Beyrouth est dévastée par un tremblement de terre en 551.

Aujourd'hui, le souvenir de ces conquérants, et de leurs nombreux successeurs, est toujours présent à l'entrée des gorges de la rivière Nahr el-Kalb, à une dizaine de kilomètres au nord de Beyrouth. Une série de stèles gravées au long des siècles se succèdent sur les parois rocheuses. Elles ont été laissées par les Égyptiens, les Assyriens, les Babyloniens, les Romains, les Grecs, les Mamelouks, les Anglais et les Français. Elles évoquent aussi bien le règne de Nabuchodonosor II en Mésopotamie et ses exploits au Liban que l'expédition française de 1860.

Une terre d'accueil

C'est avec la naissance du christianisme puis de l'islam que la nouvelle identité de la Montagne libanaise se dessine pour les siècles à venir. Ce territoire accueille des populations nouvelles, accusées d'hérésie et pour cela pourchassées par les autorités religieuses gardiennes de l'orthodoxie. Ces communautés s'installent définitivement. Ce sont notamment les chrétiens maronites qui dès le VII^e siècle commencent à se réfugier dans les profondes vallées du nord de la montagne libanaise pour échapper à la domination byzantine et à la conquête musulmane. À la même époque, commencent à arriver les musulmans chiites qui fuient les califats sunnites des Omeyyades de Damas puis des Abbassides de Bagdad pour s'établir dans la région centrale du Mont-Liban. Sous le coup de la conquête musulmane, les Byzantins quittent la Syrie, dont fait partie le Mont-Liban, pendant l'été 636. Le littoral libanais appartient désormais au monde musulman, à l'exception de la période des croisades.

Les populations fondatrices – les maronites

À l'arrivée des Ottomans sunnites au XVI^e siècle, la Montagne libanaise est ainsi habitée par une population hétérogène, arrivée par vagues successives, ayant choisi de s'installer dans cette région difficile d'accès pour fuir des persécutions religieuses ou des soubresauts politiques.

Sous l'Empire byzantin, à partir de la fin du VI^e siècle, les chrétiens maronites venant du centre de la Syrie commencent à se réfugier dans ces montagnes où est déjà établie une petite population autochtone, probablement d'origine gréco-phénicienne. Dans le district du Koura, au sud de

Tripoli, d'autres chrétiens, les Melkites, viennent s'installer, sans doute à la même période. À cette époque, les Melkites sont des chrétiens syriens et égyptiens qui respectent les décisions des conciles, notamment celui de Chalcédoine, en 451, qui condamne le monophysisme. Puis, après le schisme entre l'Église d'Occident et les patriarchats grecs-orthodoxes d'Orient, en 1054, les Melkites demeurent fidèles à Constantinople. Toutefois, en 1724, ils se divisent à leur tour en deux Églises indépendantes qui se constituent officiellement : l'Église orthodoxe et l'Église grecque-catholique en communion avec Rome.

Il y a également, dans la Montagne libanaise, un autre peuple, les mardaïtes, chrétiens d'origine perse, au service de l'Empire byzantin. Cette petite population chrétienne sera largement absorbée par la communauté maronite dont la domination s'impose peu à peu. Il n'y a pas d'unanimité sur l'histoire des premiers siècles de l'Église maronite qui demeurent mal connus et contestés. Cette communauté tient son nom de l'anachorète Maron qui vit au ^{iv}^e siècle dans la région d'Antioche et attire de nombreux disciples. Après la mort du père spirituel de la communauté, les maronites se déplacent peu à peu vers Apamée, en bordure du fleuve Oronte, au centre de la Syrie, où un monastère est édifié. Cette communauté maronite vit au milieu d'une population, chrétienne mais souvent hostile, majoritairement marquée par les hérésies et les querelles christologiques qui divisent le monde chrétien naissant, depuis le ⁱⁱ^e siècle. Ces différentes Églises sont alors pour la plupart considérées comme schismatiques par Rome, ce qui ne résulte pas seulement d'un conflit théologique au sein du christianisme naissant mais aussi d'une volonté des populations locales de préserver une tradition, de conserver une langue liturgique, de maintenir une culture propre à l'Orient ou tout simplement de refuser la domination byzantine et l'hellénisme.

En réaction au nestorianisme qui professe que la nature humaine du Christ doit être séparée de sa nature divine et qui a été condamné au concile d'Éphèse de 431, le monophysisme prêche la nature unique du Christ. Il est à son tour condamné comme hérésie au concile de Chalcédoine, en 451, qui établit que le Christ a deux natures, humaine et divine, en une personne. Pourchassé, le nestorianisme se réfugie en Perse, tandis que le monophysisme rassemble durablement la grande majorité des populations de Syrie, de Palestine et d'Égypte. Les chrétiens d'Orient sont ainsi profondément divisés entre, d'une part, les chalcédoniens, de race ou de culture grecque, attachés à Byzance et à l'autorité du pape à Rome, et, d'autre part les monophysites de Syrie et d'Égypte opposés à l'hégémonie, à l'intransigeance doctrinale et aux persécutions religieuses de Byzance ainsi qu'à la langue grecque. Cette opposition est parfois violente et au début du ^{vi} siècle trois cents moines maronites du couvent de Saint-Maron sont massacrés pour avoir défendu la doctrine chalcédonienne. La migration vers la montagne libanaise prend forme. C'est aussi à cette période que la communauté maronite se constitue en Église à part entière avec son fondateur et premier patriarche, Jean Maron, et ses évêques.

Une nouvelle hérésie ne tarde pas à surgir au ^{vii} siècle, le monothélisme, forme de compromis, inspiré en 639 par l'empereur Héraclius, destiné à rétablir la paix entre l'orthodoxie chalcédonienne et le monophysisme et à restaurer l'unité de l'empire. Cette doctrine enseigne que si le Christ a deux natures, il a une volonté unique. Cependant, le concile de Constantinople établit en 681 que le Christ a deux volontés et déclare que le monothélisme, qui est pourtant la doctrine orthodoxe de l'Église romaine depuis Héraclius, est une hérésie. Après cette condamnation, les monophysites ne se considèrent dès lors plus engagés par le compromis d'Héraclius, et voient dans l'arrivée des conquérants musulmans l'opportunité

de pouvoir pratiquer librement leur religion, sans avoir à se plier aux injonctions de Constantinople. Avec l'expansion musulmane, les chrétiens, « Gens du Livre », sont soumis à un statut qui garantit en principe leur vie et leurs biens, leur permet de pratiquer leur culte et de disposer d'institutions religieuses, mais qui ne leur reconnaît pas les mêmes droits qu'aux musulmans et leur impose de payer un impôt de capitation. C'est l'amorce du système communautaire.

De nombreux historiens, s'appuyant sur un ensemble de textes, assurent que l'Église maronite a adhéré au monothéisme et n'a rejoint qu'après les croisades l'enseignement de l'Église romaine. L'Église et les historiens maronites rejettent cette affirmation en assurant que les maronites ont été perpétuellement fidèles à l'orthodoxie romaine. Au centre du débat se trouve notamment un texte de Guillaume, archevêque latin de Tyr et historien des croisades (1130-1186), qui assure, en des termes précis et sans équivoque, qu'en 1182 les maronites se sont « convertis » et « sont revenus à l'unité de l'Église catholique ». Il écrit ainsi : « Tandis que notre royaume jouissait d'une paix provisoire [...], une nation de Syriens, habitant dans la province de Phénicie, vers le Liban à côté de la ville de Gibelet [Byblos], subit une mutation importante dans son statut. Après avoir pendant près de cinq cents ans suivi l'erreur d'un certain hérésiarque Maron, c'est pourquoi ils sont dits maronites, et s'être complètement séparés des sacrements de l'Église, par inspiration divine revenus à eux-mêmes, déposant leur faiblesse, l'erreur, qui les avait mis si longtemps en péril, abjurée auprès du patriarche d'Antioche Amaury, troisième patriarche latin qui gouverne maintenant cette Église, ils revinrent à l'unité de l'Église catholique, adoptèrent la foi orthodoxe, prêts à embrasser et observer en tout respect les traditions de l'Église romaine. Cette population était assez considérable, on dit qu'elle dépassait le nombre de quarante mille et habitait dans

les évêchés de Jebaïl [Bybos], Bosra et Tripoli, au milieu des montagnes et sur les revers du Liban comme nous l'avons dit. [...] Aussi, leur conversion à la sincérité de la foi causa une très grande joie aux nôtres. L'erreur de Maron et de ses disciples est et fut celle-ci, comme on le lit dans le sixième synode dont on sait qu'il fut réuni contre eux, où fut portée la sentence de condamnation : que dans notre Seigneur Jésus-Christ, il y a seulement une volonté et une opération dès l'origine, un article réprouvé par l'Église des orthodoxes. Ils ajoutèrent beaucoup de choses pernicieuses après s'être séparés de l'assemblée des fidèles. Conduits à se repentir de tout cela comme nous l'avons dit plus haut, ils revinrent à l'Église catholique avec leur patriarche et quelques évêques, qui se tinrent à leur tête sur le chemin du retour à la pieuse vérité, comme ils les avaient auparavant précédés dans l'impiété¹. »

Les versions divergentes sur les origines de l'Église maronite jusqu'au XII^e siècle, la rareté des documents et les travaux contradictoires des historiens, selon qu'ils sont maronites ou pas, n'ont pas encore permis de parvenir à un récit consensuel de la genèse de cette communauté avant sa pleine adhésion à l'enseignement de Rome. Il apparaît cependant que des relations – des échanges de visites et de correspondances – ont existé entre Rome et l'Église maronite, probablement dès le début des croisades, avant 1180, période citée par Guillaume de Tyr.

La conquête musulmane et les persécutions de Byzance poussent les maronites à se réfugier en nombre croissant dans le nord du Mont-Liban, particulièrement dans la vallée de la Kadicha, havre de paix au milieu d'une nature généreuse. Cette retraite difficile d'accès devient peu à peu

1. Guillaume de Tyr, *Chronique*, livre XXII, cité dans *Croisades et pèlerinages*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1997, p. 710.

la vallée sainte des maronites et accueille un ensemble de monastères et de cellules de moines creusés dans la roche. « Toute la vallée des Saints ressemble à une vaste nef naturelle dont le ciel est le dôme, les crêtes du Liban, les piliers, et les innombrables cellules des ermites creusées dans le flanc du rocher, les chapelles. Ces ermitages sont suspendus sur des précipices qui semblent inabordables », écrit Lamartine dans *Voyage en Orient*. La Kadicha servira de base de départ pour une expansion ultérieure vers le centre du Liban.

La pérégrination des maronites prend fin pour l'essentiel au x^e siècle. Ils sont désormais solidement enracinés dans le nord du Mont-Liban. Devenus montagnards, paysans et à l'occasion guerriers, ils défendent leur indépendance, et parfois leur survie, sous la direction de leur patriarche, travaillant durement la terre, fertilisant un sol ingrat et créant de leurs mains une agriculture en terrasses qu'ils érigent à flanc de montagne. Souvent entourée de menaces, l'Église maronite réussit à préserver son identité et parvient à éviter de tomber sous l'autorité directe, ou même sous la tutelle, des pouvoirs musulmans qui se succèdent. Parmi les différentes Églises orientales, elle est aussi la première à se lier à Rome.

L'Europe et les maronites

Plus que pour toute autre communauté du Mont-Liban, l'histoire des maronites est profondément marquée par le développement de ses relations avec l'Europe, et particulièrement la France. Désireux d'affaiblir Charles Quint, en 1536, le roi de France François I^{er} conclut avec le sultan Soliman le Magnifique un traité politique et militaire qui sera connu sous le nom de *Capitulations*, et qui sera renouvelé et développé au fil des siècles, par Louis XIV et Louis XV notamment, jusqu'à la chute de l'Empire ottoman. Cet accord offre

des avantages commerciaux aux Français et les place sous la protection de leur ambassadeur à Constantinople et de leurs consuls présents notamment à Istanbul et Tripoli. Les marchands français peuvent dès lors développer leur commerce dans les échelles du Levant et supplanter les autres puissances. Ils bénéficient aussi de la liberté de religion. Les Anglais et les Hollandais obtiendront à leur tour des capitulations quelques décennies plus tard, mais la France gardera la prééminence. Les capitulations ne concernent que les étrangers et non pas les Ottomans, et s'appliquent au commerce. Toutefois, la France s'emploie progressivement et avec succès à faire des capitulations un instrument pour obtenir la protection des religieux catholiques des Lieux saints, puis des pèlerins européens se rendant à Jérusalem, et pour défendre ses intérêts commerciaux. Finalement, par inflexions successives, la France s'impose comme protectrice des chrétiens sans distinction sur l'ensemble du territoire ottoman, et en particulier des maronites du Mont-Liban. La Russie exigera à son tour un droit identique en ce qui concerne les chrétiens orthodoxes de l'Empire, ce qui conduira à la guerre de Crimée au ^{xix}^e siècle.

Une relation privilégiée multiséculaire se noue alors entre la France et les maronites qui ont déjà des liens avec le Vatican de plus en plus étoffés à mesure que l'Église maronite s'intègre pleinement dans les rites et les traditions de l'Église romaine. Un développement essentiel survient en 1584, lorsque le pape Grégoire XIII fonde le collège maronite à Rome. Cet établissement va devenir une pépinière de savants et de lettrés qui vont contribuer fortement à l'avancée sociale et culturelle de la communauté maronite au sein de la Montagne. Le collège va non seulement fournir des diplômés qui iront ouvrir des écoles dans les villages de la Montagne, mais va également former une lignée de professeurs, de bibliothécaires, d'orientalistes, d'interprètes que l'on trouvera dans divers pays européens. Plusieurs d'entre eux deviendront les secrétaires ou

les conseillers des gouverneurs ottomans du Mont-Liban. En outre, les missionnaires européens, et notamment français (jésuites, lazaristes, franciscains), aident à élever encore le taux d'alphabétisation des populations maronites, avec des écoles et des collèges réputés. Ces établissements catholiques ne sont pas fermés aux jeunes musulmans, mais les élèves chrétiens sont naturellement majoritaires.

Les chiites

Un autre groupement important a trouvé refuge au Mont-Liban à la même époque que les maronites : les chiites duodécimains. De la même façon que le christianisme naissant a été traversé par des querelles dogmatiques et des hérésies, l'islam est profondément divisé lors de la succession de Mahomet qui n'a pas de descendant mâle, rien n'ayant été prévu pour la désignation du nouveau chef légitime de la communauté musulmane. Certains considèrent que le successeur doit être désigné au sein de la famille du Prophète, c'est-à-dire que le choix doit se porter sur Ali, cousin et gendre de Mahomet, et ses descendants. D'autres estiment que les proches compagnons du Prophète, ceux qui ont été à ses côtés au cours de sa vie, sont les successeurs légitimes. Ali est désigné calife mais seulement après que trois autres califes, n'appartenant pas à la famille de Mahomet, ont exercé cette fonction. Ali est assassiné en 661, et le califat revient alors à deux dynasties : les Omeyyades de Damas puis les Abbassides de Bagdad. Les partisans d'Ali, qui reçoivent le nom de « chiites », ne reconnaissent pas la légitimité de ces califats. Le monde islamique est dès lors divisé entre les sunnites, qui se revendiquent comme les tenants de l'orthodoxie, et les chiites, minorité considérée comme une secte hétérodoxe.

Des scissions successives interviennent ensuite au sein du chiisme. Ainsi apparaissent les ismaéliens – d'où sont issus les fatimides qui donneront naissance aux druzes –, les nosaïris ou alaouites, implantés essentiellement en Syrie, et les chiïtes duodécimains. Ces derniers, qui constituent la grande majorité des chiïtes, reconnaissent douze imams (d'où leur appellation de « duodécimains ») et attendent le retour du douzième, Mohammed el-Mahdi, l'« imam caché », disparu mystérieusement en Irak au IX^e siècle. La question de l'imamat est d'autant plus importante chez les chiïtes que l'imam est le chef politique et religieux de la communauté, alors que pour les sunnites, la fonction d'un imam est essentiellement de conduire la prière du vendredi dans une mosquée.

Pourchassés, comme la plupart des sectes hétérodoxes de l'islam, par la majorité sunnite, des chiïtes viennent se réfugier au Mont-Liban, en particulier dans le district du Kesrouan situé à l'est de Beyrouth et au sud des régions contrôlées par les maronites, et probablement aussi à Tripoli. Ils s'installent également dans la plaine de la Békaa, dans la région de Baalbeck, et, plus au sud, dans le Djébel Amil, dans l'arrière-pays de Tyr, où ils se trouvent encore aujourd'hui. Les chiïtes du Liban, appelés aussi métoualis (fidèles de Ali), bénéficient de la présence au Caire de la dynastie des fatimides chiïtes en lutte contre le califat abbasside de Bagdad, mais la situation change totalement après l'expulsion des croisés. Les sultans mamelouks sunnites remplacent les fatimides et veulent alors éliminer les chiïtes dont ils condamnent les convictions religieuses et la tiédeur dans la lutte contre les croisés. Ils les accusent d'avoir noué des alliances avec les Francs, mais aussi avec les Mongols qui ont envahi la région et qu'ils battent en Palestine, lors de la bataille d'Aïn Djalout, en 1260. La Syrie est alors soumise par les Mamelouks et des expéditions dévastatrices sont menées

contre les chiïtes du Liban comme contre les maronites et les druzes, en particulier dans le Kesrouan et dans le district voisin du Metn de 1292 à 1307. Les chiïtes sont largement éliminés de la Montagne et ne conserveront que quelques villages, en particulier dans la région de Byblos. Le Kesrouan devient alors maronite. Par la suite, les chiïtes seront régulièrement pourchassés par les autorités ottomanes pour une raison supplémentaire : ils sont accusés s'être au service de la Perse, grande ennemie de l'Empire ottoman. Le vide démographique qui résulte de cette politique profitera ultérieurement aux druzes et aux maronites. En outre, les Mamelouks installent des tribus turcomanes sunnites, notamment les Assaf, dans le Kesrouan, pour surveiller le littoral et les passages stratégiques de la montagne et contrôler les populations maronites, druzes et chiïtes qui ont survécu aux massacres.

Les druzes

La troisième grande communauté fondatrice du Liban est celle des druzes qui pratiquent une religion, issue du chiïsme, fondée au x^e siècle, au Caire. À l'origine se trouve le sixième calife fatimide Al-Hakim bi-Amr Allah, personnage énigmatique, despote pétri de contradictions qui règne sur un empire s'étendant de l'Afrique du Nord à la vaste Syrie. Son règne est sans doute l'un des plus violents qu'ait connus le Proche-Orient. Pourtant il apparaît comme un personnage généreux dans *Les Mille et Une Nuits*, et sa personnalité a stimulé l'imagination de Gérard de Nerval. Son règne autoritaire est une succession de décisions contradictoires, de persécutions, d'exécutions sommaires et parfois de supplices. Son acte le plus connu est l'incendie et la destruction de l'église du Saint-Sépulcre, à Jérusalem en 1010, qui sera à l'origine des croisades. Il fera également incendier Le Caire.

Calife chiite régnant sur une population très majoritairement sunnite, Al-Hakim s'en prend à cette communauté, dénonçant les premiers califes de l'islam et interdisant le pèlerinage à La Mecque. Il disparaît mystérieusement une nuit de février 1021, alors qu'il se rend à la colline désertique du Makattam qui domine Le Caire. Seuls sont retrouvés ses vêtements ensanglantés et déchirés à coups de poignard. Chez ses partisans se propage alors la rumeur que ce calife réapparaîtra dans mille ans. Sa nature divine est proclamée et deux de ses disciples répandent ses idées, particulièrement en Syrie, Hamza et Mohamed el-Darazi dont le nom donnera naissance au mot « druze » désignant la communauté et la religion dont Al-Hakim est à l'origine.

Le principal texte sacré des druzes n'est pas le Coran mais *Les Livres de la sagesse* qui ne sont connus que des initiés. Cette religion fait des emprunts aux philosophes grecs, au judaïsme, à l'hindouïsme et au christianisme tout en écartant certaines règles fondamentales de l'islam sunnite, comme le jeûne du Ramadan et le pèlerinage à La Mecque. Les druzes s'éloignent des ismaéliens déjà issus d'un schisme de l'islam chiite. Pour Kamal Joumblatt, chef druze libanais assassiné en 1977, le dogme des druzes est fondé sur l'initiation : « Seuls les initiés savent lire et comprendre les livres sacrés qu'on nomme *Livres de la sagesse* [...]. C'est une religion d'ascètes spirituels, de gnostiques pratiquant la vie ; une religion de l'éthique autant que de la connaissance¹. » Le premier devoir du druze est de croire au caractère divin d'Al-Hakim. Un des points essentiels de la doctrine druze est la croyance en la métempsycose – le corps meurt mais l'âme est immédiatement réincarnée dans le corps d'un nouveau-né druze. Ainsi, un non-druze ne peut théoriquement pas se convertir et les

1. Kamal Joumblatt, *Pour le Liban*, propos recueillis par Philippe Lapouterte, Paris, Stock, 1978, p. 77-80.

mariages doivent avoir lieu au sein de la communauté. Cette conception d'une société close que personne ne peut quitter et dans laquelle nul ne peut entrer est fixée en 1043, à l'issue d'une campagne de prosélytisme menée principalement dans les montagnes du Liban et en Syrie.

Après la diffusion de cette religion, au début du ^x^e siècle, dans les montagnes du Liban – Le Chouf au sud de Beyrouth, les collines du district du Gharb qui dominent Beyrouth, les districts du Kesrouan et du Metn, à l'est de Beyrouth –, les druzes manifestent les traits de caractère qui vont être les leurs pendant des siècles : une communauté solidaire farouchement attachée à son particularisme et n'hésitant pas à manifester ses qualités guerrières. Ils sont également très tôt présents dans le nord de la Palestine et dans le sud du Liban, au Wadi al-Taym, avec les villes de Rachaya et Hasbaya, au pied de l'Anti-Liban, ainsi que dans des faubourgs de la banlieue de Damas et sur les hauteurs du Golan. C'est à Hasbaya que se trouve le sanctuaire d'al-Bayyada, haut lieu de la religion druze. Par la suite ils peupleront le Djébel druze, dans le sud de la Syrie actuelle. Comme pour les autres communautés, cette population sera régulièrement renforcée pendant la période ottomane par des druzes qui fuient la lourde taxation ou la conscription militaire.

Une des premières grandes familles connues à rejoindre la religion druze vers les ^x^e-^x^e siècles est celle des Tanoukh, probablement originaires de Mésopotamie. Ils sont déjà présents au centre du Mont-Liban et dans le Wadi al-Taym au ^v^e siècle, et tiennent le rang d'émir, c'est-à-dire de chef de leur tribu, notamment sur le plan militaire. Leurs descendants, les Buhturs, joueront constamment un rôle prééminent aux côtés des Mamelouks.